

Wittgenstein ou la philosophie comme activité critique

Evelyne Rogue

Sans doute, pour Wittgenstein, la tâche de la philosophie consiste avant tout à dénoncer les mauvais usages que nous faisons des termes, de telle sorte que cette dernière se définit essentiellement dans la théorie qui est celle de notre auteur comme « critique du langage. » En effet, si l'on sait d'une part que pour l'auteur des Leçons sur l'esthétiques, la théorie de la signification est subordonnée à l'exigence apocritique, ou encore à l'exigence de résolution de problèmes; la conséquence directe en est que le problème insoluble n'est pas réellement un problème.

Faute de sens, en effet, il ne peut être défini comme tel. Simplement, il peut être interprété comme un faux problème. A côté d'une grammaire linguistique, qui a affaire à des langues particulières, on a une grammaire philosophique, qui s'occupe du *langage*, et ce qui est apparemment acceptable au niveau linguistique peut ne pas l'être au niveau logico-philosophique. D'où l'on comprend que le Tractatus s'efforce de dire ce que la logique comme langage « idéal » doit faire ressortir de ce point de vue les rapports profonds et significatifs sur le langage. Ainsi, cette dernière permet de démarquer les problèmes et les solutions, de repérer les uns par différence d'avec les autres; et par contrecoup, dire quand on a une solution et quand on n'a fait que dupliquer le problème. Autrement dit, la logique, de même que l'expérience, est apocritique en ce qu'elle se donne les moyens de trancher, de vérifier et de démarquer les expressions; d'où dérive d'ailleurs la dichotomie fondamentale que l'on trouve restaurée chez Carnap avec la plus grande vigueur entre les jugements analytiques et les jugements synthétiques - lesquels du reste constituent le tissu logique ainsi que la trame de l'expérience. Tout ceci, on le voit bien permet de comprendre pourquoi la **philosophie**, répondant au souci de problématiser la problématisation dans le seul but d'affronter le défi de sa propre légitimité, s'est focalisée sur le langage, au travers de la logique, et sur la science. Ainsi est né le néopositivisme comme philosophie et comme doctrine. En outre, le préjugé auquel il faut se refuser avec la dernière des énergies, et que l'on rencontre souvent, concerne la spécificité du néopositivisme comme anti-philosophie. Il nous faut en effet reconnaître que nous associons trop souvent le rejet de la métaphysique comme ensemble de problèmes impossibles au déplacement scientiste, alors que ce dernier n'est finalement qu'une conséquence parmi d'autres.

En réalité, il faudrait dire que l'amalgame procède de l'ignorance de la situation intellectuelle générale durant toute cette époque. Ainsi, concernant, la dissolution comme résolution de problèmes insolubles, chez Wittgenstein, comme chez Carnap, l'idée peut se résumer très simplement comme suit : la philosophie n'a fait que mélanger les faux-problèmes avec les problèmes réels faute, d'avoir un langage, comme la logique permettant de renvoyer à une distinction plus fondamentale, à savoir celle des problèmes et des solutions c'est-à-dire des différences problématologiques. La logique du travail montre d'ailleurs cette différence en la constituant, puisque les faux problèmes ne peuvent qu'éclater pour ce qu'ils sont. En effet, « la plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques sont, non pas fausses, mais dépourvues de sens.

C'est du reste pour cette raison que nous ne pouvons absolument pas répondre aux questions de ce genre, mais seulement faire remarquer qu'elles sont dépourvues de sens. En outre, la plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage. Il n'est donc pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme *nullement* des problèmes" (Tractatus. 4.003). Voilà pourquoi « **toute philosophie doit être critique du langage** » (L. Wittgenstein, Tractatus. 4.0031). Ainsi d'une part, c'est par abus de langage que nous posons des problèmes qui ne se posent pas. En effet, si l'on scrutait plus attentivement leur logique, on s'apercevrait que leur langage ne contient aucunement la possibilité de la différenciation problématologique permettant de distinguer quand nous nous trouvons en présence d'une énigme, de quand nous nous trouvons en présence d'une solution. « Une réponse qui ne peut être exprimée suppose une question, qui, elle non plus, en peut être exprimée. L'énigme n'existe pas. Si une question se peut absolument poser, elle peut aussi trouver sa réponse. » (Tractatus, 6.5). Ce qui équivaut à dire que tout problème relève du langage et doit être résolu par lui. S'il ne le peut pas, le problème n'existe pas. Le langage, au travers de la théorie du sens et du non-sens, est la clé réductrice en ce qu'il représente la condition de possibilité de la différence problématologique impensée. Car Wittgenstein n'ayant pas de problématologie, il considère comme allant de soi que, lorsqu'il ne « subsiste plus alors de question, cela même constitue la réponse. » (Tractatus, 6.52) En réalité, ce qui se trouve postulé ici réside dans le fait que, si l'on ne peut parler de ce qui fait problème, on doit alors pouvoir parler de ce qui doit être la solution, pour la même raison. D'autre part, dans la mesure où le langage est en effet le "réducteur" du questionnement pour notre auteur, il rend possible l'authentique interrogation; de telle sorte que ce qui importe le plus consiste dans le fait de la délimiter par rapport à celle qui est fallacieusement telle. Le questionnement n'a pas à être théorisé comme tel puisqu'il relève d'un réducteur, le langage, qui lui confère toute sa mesure et ses propriétés fondamentales. « Le doute ne peut exister que là où il y a une question, une question que là où il y a une réponse, et celle-ci que là où quelque chose peut -être dit » (Tractatus, 6.51). Le raisonnement de Wittgenstein est clair : face au problème de l'impossibilité de la philosophie à se donner un fondement pour, précisément, se résoudre ses problèmes, il faut déconstruire ceux-ci et voir en quoi ils sont insolubles. Ainsi « Nous nous intéressons au langage comme à un processus en accord avec des règles explicites. Car les problèmes philosophiques sont des malentendus que doit lever la clarification des règles en fonction desquelles nous avons tendance à utiliser les mots. » Et, justement le rôle de la philosophie consiste à lever toutes les ambiguïtés qui ont pu se glisser dans le langage. Dès lors, on comprend bien que : « la **philosophie** n'est pas une doctrine, mais une **activité** » (L. Wittgenstein, Tractatus. 4.112). Plus exactement, elle se définit comme étant une activité personnelle, qui a pour but de critiquer.

C'est en effet une activité de description des rouages linguistiques. En conséquence de quoi, la tâche de la philosophie consiste non seulement à évaluer toutes les doctrines du « comment », mais aussi à veiller qu'elles deviennent des doctrines du fait que le monde est. En ce sens, on comprend que Wittgenstein a d'une part tenté de décrire toute tentative abusive, et d'autre part de substituer au réel un théorie du réel. De plus, Wittgenstein nous a montré que cette tâche était intimement liée à l'observation attentive du langage. Autrement dit, l'aspect que vise avant tout notre

auteur réside dans la corrélation, pouvant exister entre l'utilisation d'expressions langagières et les manières d'agir profondément ancrées lesquelles, pour cette raison même, semblent si évidentes aux locuteurs qu'ils n'y réfléchissent pas. Cela ne veut certes pas dire que des néologismes seraient exclus, mais simplement qu'ils jouent un rôle différent, plus éphémère peut-être, plus délicat; de la même manière que le langage en tant que « forme de vie » peut être considéré comme une ville ancienne : « un dédale de ruelles et de petites places, de vieilles et de nouvelles maisons, et de maisons agrandies à différentes époques. Le tout environné par une quantité de nouveaux faubourgs aux rues rectilignes bordées de maisons uniformes » (Recherches philosophiques, § 18). Et Wittgenstein d'ajouter : « J'ai souvent comparé le langage à une caisse à outils contenant marteau, ciseau, allumettes, clous, vis et colle. Ce n'est pas par hasard que toutes ces choses ont été mises ensembles - mais il y a des différences importantes entre les différents outils, leurs divers emplois ont un air de famille - bien que rien ne puisse être plus différent qu'un ciseau et de la colle. Les tours nouveaux que nous joue le langage chaque fois que nous abordons un nouveau domaine sont une surprise perpétuelle. »¹ Or, c'est justement de notre « forme de vie » que dépendra ce qui nous semblera étranger ou au contraire familier. En outre, même ce qui nous est étranger, inconnu, nous pouvons réussir à le comprendre, et cela dans la mesure où les êtres humains se trouvant en situation primitive de dressage réagissent, instinctivement de la même manière; de sorte que nous pouvons extrapoler à partir de ce genre d'états de choses, souvent banals. *Mutatis mutandis*, c'est ainsi qu'il est possible de voir un "visage", même dans une forme d'action qui ne nous est pas familière. Certes, il est vrai que nous ne pouvons lire l'expression du visage aussi immédiatement que celle d'un visage de l'environnement que nous connaissons, mais nous pouvons néanmoins tenter de l'interpréter. De la même manière, nous pouvons parvenir à comprendre un langage inconnu; et dans la mesure où « La manière d'agir commune à tous les hommes constitue un système de référence au moyen duquel nous interprétons un langage inconnu. » (L. Wittgenstein, Recherches philosophiques, § 206).

Or, concernant justement le langage Wittgenstein nous invite à remarquer qu' « Il serait intelligent de diviser un livre traitant de philosophie par parties de discours, par types de mots employés. En fait vous auriez à y distinguer plus de parties de discours que ne le fait la grammaire ordinaire. Vous parleriez des heures et des heures des verbes « voir », « sentir », etc., qui décrivent une expérience personnelle. Nous voyons un type particulier de confusion, ou de confusions, se faire jour avec tous les mots de ce genre². Vous auriez un autre chapitre portant sur les noms de nombres - et là un autre type de confusion; un chapitre sur « tout », « quelques », etc. - un autre type de confusion; un chapitre sur « vous », « moi », etc. - un autre type encore; un chapitre sur « beau³ » - un autre type. Nous débouchons sur un nouveau groupe de confusions : le langage nous joue des tours radicalement nouveaux »⁴.

¹L. Wittgenstein, Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse (LC), Gallimard, Paris, 1992 (1971), 175 p., trad. par J. Fauve de Lectures and conversations on Aesthetics, Psychology and Religious Belief, C. Baret ed., Basil Blackwell, Oxford, 1966, §4, p. 16.

²Ici nous trouvons des similitudes L. Wittgenstein, Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse (LC), Gallimard, Paris, 1992 (1971), 175 p., trad. par J. Fauve de Lectures and conversations on Aesthetics, Psychology and Religious Belief, C. Baret ed., Basil Blackwell, Oxford, 1966, §3, p. 15-16.

³Confusion de langage concernant le terme de beau que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier dans les chapitres précédents.

⁴L. Wittgenstein, Idem.

Remarque qui ne peut se comprendre que dans la mesure où pour Wittgenstein les problèmes et perplexités philosophiques proviennent d'une rupture de notre immanence à l'exercice multiple des jeux de langage qui constituent l'ultime réalité. Autrement dit, s'interroger philosophiquement sur le sens d'un mot revient à arracher celui-ci à la diversité pratique des jeux de langage en cherchant plus ou moins à privilégier un usage qui théoriquement appréhendé fournirait le sens de ce mot. Ainsi, nous pouvons aisément constater que la cure philosophique coïncide largement avec l'art de ramener les termes devenus philosophiquement problématiques, et les sujets-philosophes perplexes à l'immanence libre et multiple des jeux de langage, et à leur pratique non problématique. Dans cet art d'ailleurs, la description des jeux de langage joue un rôle tout à fait déterminant; et cela notamment dans la mesure où le seul exercice légitime de la philosophie consiste, pour Wittgenstein, dans cette description à effet thérapeutique, c'est-à-dire dissolvant les énigmes philosophiques nées de la rupture de notre immanence aux pratiques linguistiques. Ceci marque du reste les limites de l'apport de la notion de « jeux de langage » à la philosophie du langage. Le problème qui se pose alors se réduit à celui de la nécessité de lever ce blocage dans l'immanence descriptive. Puisqu'en effet pour Wittgenstein la description des « jeux de langage-formes de vie » constitue un fond en deçà duquel aucune question n'est légitime; la diversité des jeux de langage est irréductible ; aucun n'est privilégié. Pire : s'il est un « jeu de langage » abusif par excellence, c'est celui de la philosophie qui tend à rompre l'immanence multiple des pratiques linguistiques en adoptant un point de vue de surplomb théorique et réducteur.

Comment, dès lors, concevoir l'apport de la philosophie des jeux de langage à l'édifice d'une philosophie du langage d'approche pragmatique ? Mais sans doute la notion de jeu de langage prépare cette approche en rompant avec le monologisme idéaliste et référentiel propre aux attitudes métaphysiques et logico-positiviste ; notamment en insistant sur l'importance des dimensions dialogiques et contextuelles des pratiques discursives. En outre, elle exige elle-même d'être critiquée afin de permettre un exercice philosophique théorique, par exemple transcendantal visant à l'analyse systémique des jeux de langage dans le but de repérer leurs conditions de possibilité universelles et particulières ainsi que leurs régularités générales. Autrement dit, la tâche philosophique est entièrement négative et critique; notamment en ce qu'elle déconstruit toutes les interprétations du "comment". Mais sans doute, la philosophie ne doit-elle pas se contenter de ses tâches que lui reconnaît Wittgenstein ; car le rôle de la philosophie dépasse largement ces attributions. Elle peut entre autre chose éduquer.

Le 21 juillet 2007